

LE CAUCHEMAR DES ANNÉES VINGT



Radosław Budkiewicz

e-bookowo.pl
wydawnictwo internetowe

Radosław Budkiewicz

LE CAUCHEMAR DES ANNÉES VINGT

Copyright by Radosław Budkiewicz & e-bookowo
Maison d'édition : Internet Publishing House e-bookowo
www.e-bookowo.pl
Contact : wydawnictwo@e-bookowo.pl

ISBN 978-83-8166-237-6

Tous droits réservés.
Reproduction, distribution en partie ou en totalité
sans l'autorisation de l'éditeur est interdite
Numéro I 2021

Pour toi, papa

Chapitre 1

Le soleil se cachait enfin derrière l'ouest. Le ciel scintillait depuis longtemps dans des nuances de rose, descendant progressivement dans une teinte plus sombre, pour finalement devenir un violet fort et froid. Bien que la lumière du jour s'estompât et qu'il restait encore du temps avant la nuit, les nuages épais donnaient l'impression d'un temps plus tardif qu'il ne l'était en réalité. Pour la plupart des gens et des animaux, cela signifiait des préparatifs pour le sommeil et un repos bien mérité.

Pour la plupart.

Certains – autant les gens que le gibier – ne commençaient qu'à chasser.

Des nuages puissants et denses couvraient une partie considérable du ciel, et quelque part au loin on pouvait entendre le murmure grave d'une tempête qui s'approchait sans cesse. Il accompagnait le grognement toussant d'un vieux semi-remorque Ford usé, roulant sans hâte sur le bord de la route, creusant de profondes ornières dans le gravier. La lumière jaune et faible des phares inondait le paysage le plus proche.

Boston commença à se dépeupler. Les rues et les ruelles se vidaient, devenant un refuge pour les hommes et les femmes égarés qui se pressaient de rentrer chez eux ou de retrouver leur travail, souvent illégal. Les automobiles étaient une rareté ; une vieille semi-remorque, qui rappelait encore les jours de la Grande Guerre, était l'une des deux machines du quartier. L'autre était un modèle T classique, qui planait dans la direction opposée à basse vitesse. Lorsqu'elle passa, les flaques d'eau gargouillaient doucement.

Assis au volant d'un semi-remorque, un homme tapait nerveusement des doigts sur la jante et a fortement inhalé une cigarette faite maison – une torsion. Dans le crépuscule du soir, il était difficile de dire à quoi il ressemblait. Il avait certainement un visage rougi, couvert d'une barbe grise clairsemée et il portait un vieux casque effiloché, glissé bas sur son front. Un épais chandail remonté jusqu'à son menton, protégeant son porteur du froid du printemps.

À côté de lui, au milieu du canapé, était assis un homme à lunettes, beaucoup plus jeune et plus mince, avec une fine moustache destinée à ressembler à Chaplin et les cheveux peignés en arrière. Il croquait nerveusement sa casquette dans ses mains, ne voulant pas céder au stress et à la tension. Même si la lumière était si faible, il était parfaitement visible qu'il

était là, parce qu'il le devait et qu'il ne se sentait pas trop confident. Son contraire total était le troisième homme.

Il dormait près de la fenêtre latérale, le casque baissé sur le visage. C'était un homme trapu, puissant, en uniforme de travail, avec des mains énormes, sales à cause de la graisse. Ses joues étaient couvertes d'une barbe délicate. Ses cheveux étaient courts et sombres, du moins c'est à quoi ressemblaient les mèches qui sortaient de sous sa casquette. Il sentait la sueur, le poisson et la graisse, et surtout, il ronflait.

Les premières gouttes de pluie de printemps sont tombées sur le pare-brise de la semi-remorque.

Quelques-uns des habitants de Boston, sentant l'eau froide sur leur visage, accélèrent leurs pas, en évitant également les éclaboussures d'eau des flaques. Pour les trois personnes dans le véhicule, la pluie était un signe particulièrement mauvais. Le conducteur se mit en mouvement, mâcha une torsion et appuya sur l'accélérateur. L'automobile toussa une fois, deux fois, et commença à accélérer.

– Bon sang, nous n'arriverons pas à temps avant la tempête. Le sol va se mouiller !

– Ce sera plus facile à creuser, marmonna l'homme endormi, sale de graisse. Il bougea et s'étira. Soit il avait un sommeil peu profond, soit les bruits de la tempête qui approchait le réveilla. Le jeune homme était silencieux, ne sachant pas s'il voulait prendre part à cette conversation. Il finit par enlever les lunettes de son nez pour se frotter les yeux et gagner du temps.

– Plus facile mon cul, grogna le chauffeur. Avez-vous déjà creusé dans un sol humide ? De la boue jusqu'aux chevilles dès le début et puis c'est pire !

– J'ai creusé et même plus qu'une fois parce qu'on me l'avait demandé. Que ce connard d'Irlandais dirige toujours le port...

– Quoi, Reilly l'a ordonné ? Par Dieu, je suis désolé.

– De toute façon, nous avons le gars pour faire le sale boulot, tu l'as trouvé toi-même, Steve.

– Moi ? Quoi moi ? intervint l'homme à lunettes, qui s'empressa de mettre ses lunettes. Il regardait ses collègues plus âgés avec une légère appréhension, réalisant que le pire et le plus dur des métiers allait lui tomber dessus.

– Toi, moi et Adrien, continua le chauffeur, en ignorant le jeune homme. Creuser dans la boue sera un cauchemar, mais on le fait pas gratuitement. On se partage à parts égales, un tiers pour chacun.

– Pour autant d'argent, vous pouvez vivre comme un roi. Ce n'est plus comme avant, beaucoup de travail et quelques dollars. Hé, gamin, regarde qui vient de mourir récemment, il y aura peut-être un nouveau venu.

Le sale ouvrier, Adrien, se pencha sous le siège et sortit un journal un peu froissé et déchiré. L'homme à lunettes marmonna quelque chose sous son souffle, corrigea ses lunettes et feuilleta le "Boston Courier" à la recherche des dernières nécrologies.

Le crépuscule – ou plutôt l'obscurité, car plus on s'éloignait du centre-ville de Boston, moins il y avait de lampadaires – n'était pas propice à la lecture des lettres minuscules. Le plus jeune des trois loucha et souleva le papier près de son visage. Il passa quelques bonnes minutes à faire cela, pendant lesquelles le semi ralentit et s'arrêta sur le bord de la route couverte de peupliers et de bouleaux imposants. Lorsque le moteur s'arrêta, le grondement inquiétant de la tempête s'intensifia. La pluie commença également à tomber de plus en plus abondamment.

– Jessup Clayton Ostig, soixante-cinq ans, et Samantha Therese Erwin, quarante-deux ans, dit finalement le « jeune » et retira son visage du journal. Seuls ces deux ont été enterrés récemment à Evergreen, monsieur Collins, ajouta-t-il à la hâte, s'expliquant inutilement à l'ouvrier.

– Et probablement une demi-douzaine d'autres, sans nom, sans abri, sans espoir. Ce sont ceux qui nous préoccupent le plus, gamin, ajouta Steve, le chauffeur, en mâchant un joint et en regardant par les fenêtres de la voiturette garée. Satisfait du vide et du silence, il sourit.

– Mais le professeur paie plus pour les frais ! il fut le premier à sortir de la semi-remorque et se rendit immédiatement à l'arrière, où il sortit un grand sac de jute et le jeta sur son dos. Les outils en métal et en bois s'entrechoquaient.

– C'est payant, mais on doit être prudents, poursuit le chauffeur, en claquant la porte derrière lui. Un sans-abri ne manquera à personne, l'âme est retournée à Dieu, mais le corps est resté avec nous, souviens-toi de ces mots, Bob, corrigeât-il son casque, en regardant le ciel sombre et les nuages ondulants, puis crachat en sifflant sur le sol. De petites flaques d'eau scintillaient dans la faible lumière, leur surface vibrait de plus en plus de gouttes de pluie.

Le jeune homme à lunettes fut le dernier à quitter l'automobile. A contrecœur, comme par peur. Il souffla dans ses mains, voulant les réchauffer avant le travail qui l'attendait, et pris de la camionnette une pelle, un pied-de-biche et une pioche. Il gémissait, en essayant de tenir tout dans ses bras, mais dès qu'il fut quelques pas, les outils tombèrent sur le sol humide avec un fort fracas.

– Bon sang ! maudit-il d'une voix tremblante. Il se pencha pour rassembler les outils dispersés alors qu'une lumière douce, mais secouante, inondait la zone immédiate. L'homme à lunettes regarda avec appréhension le visage enflammé du conducteur qui levait haut la lampe-tempête. Il secoua la tête, en regardant autour de lui. Il n'y avait personne et tout était silencieux. Le cimetière était entouré d'un mur de briques et de pierres fines pas particulièrement élevé, envahi par le lierre et des mauvaises herbes. L'ensemble était couronné par une énorme grille de fer forgé.

Cependant, il n'y avait ni ornements, ni anges, ni croix, ni saints – pour la raison que les personnes enterrées ici n'avaient aucune foi ou croyance, mais surtout elles étaient sans famille et se trouvaient sur les échelons inférieurs de l'échelle sociale. Bien sûr, il y avait certaines des classes supérieures, mais ils étaient rares. Adrien se tint devant la porte pendant un moment, en se demandant s'il serait capable de briser la chaîne et le cadenas.

Il finit enfin par cracher par-dessus son épaule et se déplaça le long du mur, en direction d'une petite colline. Le mur de briques était légèrement plus bas à cet endroit, mais il fallait faire attention aux racines, aux pierres détachées et à la boue. La pluie tombait encore très peu, mais il fallait garder à l'esprit que cela pouvait changer rapidement. Les trois voleurs devaient se rendre au cimetière le plus rapidement possible.

L'ascension de la pente n'était pas facile, mais ce n'était pas non plus un obstacle. Le plus difficile, c'étaient les bagages. Ils atteignirent le mur, accompagné de jurons, de sifflements et de crachats, dans un peu plus d'un quart d'heure. Il fallut un autre quart d'heure pour franchir le mur et transporter tout le matériel.

– Je deviens trop vieux pour ça, gémit le chauffeur, à genoux, quand il entra comme le dernier des trois dans le cimetière.

C'était dans la partie la plus ancienne de la nécropole que l'on pouvait trouver le plus de tombes et de chapelles funéraires privées, datant du XIXe siècle. Bien que la plupart d'entre eux fussent dans un état déplorable – murs fissurés, marches effondrées, sculptures endommagées, inscriptions usées, jantes rouillées, etc. – il était impossible de ne pas avoir l'impression d'avoir affaire à l'histoire.

Steve fut le premier et le plus fidèle de tous à faire le signe de croix et à dire une courte prière. Les autres répétèrent ses gestes à contrecœur et rassemblèrent leur équipement, se déplaçant plus loin sur la route vers la section plus récente où les pauvres et les oubliés étaient enterrés. Après avoir marché plusieurs mètres, les voleurs se sentaient plus en sécurité, car personne ne pouvait les voir depuis la route. Le gardien du cimetière était très probablement assis dans sa cantine à boire la santé de Volstead, ne regardant que les nuages d'orage.

Pour les criminels, le timing était parfait.

Il faisait nuit, une véritable averse était sur le point de commencer, et la propagation des érables, des sapins et des épicéas séculaires étouffaient l'éblouissement de la lampe-tempête. Les aiguilles de ces arbres, posées sur le sol en une couche assez épaisse, ainsi que les gouttes de pluie successives ont fait taire les pas des hommes. Lorsqu'il y eut un coup de tonnerre, il était évident que personne ne les entendait ni les voyait.

La plupart des ruelles n'étaient pas étroites, mais on ne pouvait pas dire qu'elles fussent larges non plus. Juste assez pour faire tenir une charrette tirée par des chevaux pour transporter un ou plusieurs cercueils. Il suffisait d'atteindre l'allée principale et de suivre les ornières et les traces de sabots pour arriver à destination, mais la boue collait impitoyablement aux chaussures et rendait la marche difficile.

– Eh bien, gamin, mets-toi au travail, dit Adrien doucement, en jetant le sac avec les outils sur le sol humide, en évitant bien sûr les premières flaques qui se créaient. Un instant plus tard, il prit une partie du matériel de l'homme aux lunettes et, en regardant autour de la rangée de tombes, il enfonça la pelle dans le sol.

– Pas ici, pour l'amour de Dieu, Steve le corrigea en lui retirant son casque et en essuyant son front en sueur. Il est mort avant Noël, les vers le mangent déjà. Cette fois, le professeur ne nous paiera pas pour un cadavre déjà mangé. Là, on creuse, la fille d'abord, puis le paysan, il pointa d'abord sur une simple plaque avec la date approximative de la mort, puis un monticule de terre à l'autre bout de l'allée.

– Comment le connais-tu ? Ce professeur ? Adrien brûla quelque chose sous le nez et, un instant plus tard, tout le monde travaillait rapidement et efficacement, comme si le fait de déterrer des cercueils et de voler des corps n'était peut-être pas pour eux un événement quotidien, mais quelque chose, ô horreur, de commun.

– Tu te souviens de l'hiver où nous avons bossé pour Shaun ? Steve répondit, en retournant rapidement la terre. Tu sais, celle de Libby Murray ?

– Eh bien, Libby, je me souviens. Mon entrejambe me brûle encore.

– Shaun a mentionné à plusieurs reprises qu'un changement allait se produire, que ceci, cela, que Dieu lui-même descendrait pour des gens comme nous et tout cela, que l'argent coulerait comme Charles, et puis il m'a organisé une réunion et c'est tout. D'une manière ou d'une autre, ça a marché, conclut-il en empochant la pelle et en essuyant la sueur de son front.

– D'une manière ou d'une autre, répéta Collins, sans arrêtant son travail.

Cela semblait raisonnable, c'était la façon dont les choses étaient faites dans le milieu criminel. Par le biais de connexions. Par le biais de recommandations. La soi-disant bouche à

oreille. L'homme à lunettes restait silencieux, écoutant la conversation, mais son visage devenait de plus en plus pâle. Ce n'était pas ainsi qu'il imaginait un travail illégal.

Près d'une demi-heure plus tard, les pelles frappèrent les planches de pin bon marché. Tous les trois, transpirants et fatigués comme des chiens, firent une pause. Ils prenaient un risque, mais ils firent le travail assez efficacement et rapidement. Ils levèrent leurs visages vers le ciel, laissant la pluie froide nettoyer leur peau de la sueur et des particules de terre. Adrien prit son sac et en sortit une bouteille de lait remplie de liquide ambré.

– Allez-y, je connais un nègre qui fait du commerce de gnôle, on peut lui faire confiance.

Pour confirmer ces mots, il inclina la bouteille et but une grande gorgée. Il fit une grimace et passa la bouteille. Le jeune accepta le verre à contrecœur et en avala un peu, en croassant et en criant. L'alcool était d'une force fulgurante, amer, huileux, avec un étrange arrière-goût métallique, mais il remplit son rôle. Les deux autres rirent à gorge déployée à la vue du jeune garçon qui s'étouffait.

– Très bien, c'est bon, sortons la fille morte et continuons avec le malchanceux, tant que c'est encore supportable, conclut le conducteur, essuyant sa bouche quand c'était son tour. Il fut le premier à se lever et à sauter en bas, avec un pied de biche dans une main et un marteau dans l'autre. Il fit encore une fois un signe de croix, sortit un chapelet de sa poche et passa son doigt sur les perles. Puis il le rangea et glissa habilement la tige de métal aplatie entre les planches.

Il tapa une fois et une autre avec le marteau à l'autre bout. Le bois craquait. Puis les clous arrachés par la force se mirent à claquer, le couvercle s'effondra et de la terre et de la boue tombèrent des parois de la fosse, alors que la pluie devenait plus forte – cette courte pause s'avéra avoir des conséquences désastreuses.

Le jeune homme se débattait avec le bois de l'autre côté, jetant de temps en temps un regard sur son ami expérimenté. Le dernier des trois, en revanche, montait la garde, une lampe à la main, éclairant le trou dans le sol pour ses compagnons. Avec une vue habituée à l'obscurité et non attaquée par une lumière vive, il pouvait facilement repérer le gardien ou d'autres « entrepreneurs » similaires. Il connaissait son métier. Il ne fit même pas attention au fait que le crépitement du bois et le craquement du glissement de terrain s'arrêtèrent rapidement.

Le bruit de la pluie qui tombait et le murmure occasionnel du tonnerre fournissaient une toile de fond suffisamment sombre à la scène. On pouvait croire que tout cela sortirait de l'imagination malade d'un réalisateur de film pulp. Et ce n'était pas loin de la vérité.

– Sainte Marie et Joseph..., chuchota Steve, attirant ainsi l'attention d'Adrien.

Le jeune homme, haletant, regarda distraitemment le cercueil ouvert, n'en croyant pas ses yeux. A l'intérieur, sans compter, bien sûr, le sable et la boue, il y avait un corps. Jeune, pas encore mordu par la dent du temps, bien qu'un peu bleu et aux joues enfoncées. L'ouvrier, inquiet du comportement de ses compagnons, se tourna vers la tombe et se pencha, en allumant la lampe. La boîte faite de planches de pin tordues n'avait pas l'air alarmante à première vue.

Le problème était qu'une femme enceinte apparaissait aux hommes.

– Qu'est-ce que c'est ? grogna Adrien au chauffeur, en descendant. Il ne se soucia pas de la boue et des pierres. Il repoussa plutôt violemment le jeune homme choqué et s'accroupit, en arrachant quelques planches restantes. Il vit que la tombe contenait un cercueil avec le corps d'une jeune femme enceinte à l'intérieur. L'ouvrier maudit sous son souffle, cracha par-dessus son épaule et recommença à marmonner quelque chose d'inarticulé.

En tant qu'ouvrier travaillant dur dans le port du jour au soir, il avait un caractère fort et des nerfs d'acier, mais même lui était perturbé par la vue d'une femme enceinte couchée dans sa tombe. Ce n'était pas la première et probablement pas la dernière fois qu'il sortait et vendait des cadavres, mais c'était la première fois qu'il rencontrait un tel cas – il volait des cadavres de mères, de filles, mais il ne regardait jamais le visage calme d'une femme en état de grossesse avancée.

Son ventre gonflé cachait le corps d'un enfant prêt à sortir dans le monde.

La vie du petit s'était terminée avant d'avoir commencé pour de bon.

Ce fut une véritable tragédie et probablement la cause directe de la soudaine dépression de Bob. Adrien jeta un coup d'œil fugace à l'homme à lunettes, pâle comme du papier, qui se mit à ramper hors de la fosse dans la panique, se salissant de boue et saisissant désespérément le sol avec ses mains. Un autre grondement de tonnerre s'est fait entendre, et la foudre traversa le ciel, illuminant d'un blanc fantomatique le cimetière pendant un battement de cœur.

– Mon Dieu ! s'écria le jeune homme, tombant à genoux et vomissant le contenu malsain de son estomac, où l'alcool dominait. Il se retourna sur le dos, se mit à tousser et à trembler sur tout le corps. C'était sa première fois ; il avait besoin urgent d'argent et il n'y avait pas beaucoup d'options pour en gagner.

Il jeta ses lunettes et serra ses paupières, laissant la pluie froide le dégriser et le calmer un peu. Il se battit pour ne pas éclater en sanglots.

– Où l'as-tu trouvé ? demanda Collins, irrité.

– Je pensais qu'il ferait l'affaire, déclara le chauffeur, mais cela ne fonctionna pas vraiment pour lui. Je ne rajeunis pas, je ne tiendrai pas longtemps et quelqu'un doit prendre ma place, vous savez que la concurrence ne dort pas.

Il cracha à nouveau et se mit à déplacer les planches et le sol pour pouvoir atteindre le corps. Il prit la femme sous les bras, avec précaution et presque tendrement, puis commença à la soulever du cercueil.

L'ouvrier n'hésita pas et, un instant plus tard, saisit les jambes du défunt, assurant son compagnon alors qu'il escaladait le mur de terre humide, rampant hors de la fosse et traînant le corps derrière lui. Personne ne perdait de temps, ils se mirent aussi immédiatement au travail et commencèrent à remplir le trou.

– Hé, gamin ! Bouge ton cul et viens ici !

– Jésus, donne-lui une minute, dit Steve furieusement en s'appuyant contre la pelle.

– Je m'en fous, je ne ferai pas tout le travail moi-même ! répondit l'ouvrier d'un ton tout aussi agressif, en jetant un autre lot de terre dans une tombe fraîchement creusée.

L'homme à lunettes restait immobile pendant quelques moments effroyablement longs. C'est alors seulement qu'il se mit maladroitement à genoux et prit ses lunettes. Toujours à genoux, il fit le signe de croix de sa main tremblante et regarda les voleurs expérimentés.

– Je... Je ne pense pas que je puisse... Je ne pensais pas... Dieu, la puanteur et..., répétait-il d'une voix faible, et les larmes se mêlaient à la pluie qui coulait sur son visage. Il leva la tête et jeta un regard d'excuse jusqu'à ce qu'il aperçoive enfin le visage de la femme morte. C'en était trop pour lui, il se leva et avec une vitesse croissante, glissant sur la boue, commença à s'éloigner.

– Hé, gamin, reviens ! criait le conducteur, sentant le pire.

– Putain, qui as-tu pris ! cria Adrien, en jetant la pelle et en poursuivant l'homme aux lunettes paniqué. Voler des cadavres dans les tombes n'était pas une chose facile ni agréable, mais une telle panique n'était pas attendue. Il rattrapa rapidement l'homme paniqué, le gifla une fois avec une paume ouverte et était sur le point de le gifler à nouveau lorsque le jeune homme leva les mains dans un geste de reddition désespérée. Adrien se figea, la main prête à frapper.

– Je vous en prie !

– Je vous en prie quoi ? !

– Je... Je ne peux pas, vraiment ! Monsieur Collins, s'il vous plaît !

– À cause de toi, espèce de stupide fils de pute, nous perdons du temps et nous risquons tout !

– Excusez-moi !

– Et je me fous de tes excuses ! Soit tu prends la pelle et tu bosses avec nous, soit tu vas au chariot et tu nous attends, et si tu t'enfuis quelque part, souviens-toi que je te trouverai et que je sais où sont les cercueils vides, hurla-t-il, en secouant le jeune homme à lunettes pour qu'il le laisse enfin partir. Le jeune homme vacilla et tombe dans la boue, où il resta un instant, paralysé par la peur.

Finalement, il fit un signe de tête et se dirigea lentement vers la tombe creusée. Adrien, ennuyé et fatigué, retourna chez son ami et ils finirent le travail dans une humeur – nomen omen – grave. Quelques minutes plus tard, tout était fini. Sans la terre piétinée tout autour et les innombrables empreintes de pas dans le sable et la boue mouillés, personne n'aurait probablement soupçonné qu'une tombe avait été creusée.

Les voleurs s'éloignèrent de l'endroit malchanceux et, en soupirant fortement, se remirent au travail.

– Faut-il que ce soit un homme et une femme ? Ne peuvent-ils pas être les premiers corps trouvés ? Nous sommes déjà foutus de toute façon, Adrien jeta la pelle dans le vide.

– Il nous paie pour un homme et une femme récemment décédés, déclara le chauffeur avec tristesse, en jetant une autre pelletée de terre. Il jeta également un coup d'œil subreptice à l'homme à lunettes nerveux au bord de la dépression. La menace du grand docker n'était pas sans fondement, car le pillage de tombes n'était pas la seule occupation d'Adrien. Steve le savait, mais le jeune garçon ne pouvait que deviner.

Finalement, la pelle heurta les planches d'un autre cercueil.

Un, deux. Trois.

Et une autre. Le bois du couvercle gémit sous la pression des coups de métal et finit par lâcher prise, s'effondrant vers l'intérieur – il n'y avait pas le temps de jouer avec le pied-de-biche, la simple force brute était à l'œuvre. Les voleurs réagirent immédiatement, sachant ce que cela pouvait leur faire, à eux et au corps. Adrien sauta même, parce que sinon, la pelle pouvait toucher le corps et l'endommager, et personne ne voulait cela. Le professeur ne payait pas pour les marchandises endommagées, mais pour les nouvelles. Bon, entier, adapté à la recherche ou à ce qu'il faisait.

L'ouvrier se jeta le dos contre le mur boueux de la fosse. La terre humide et la boue saupoudrées de tous côtés ne firent qu'aider le jeune homme à dessoûler et à se calmer. Il haletait fortement et son cœur grondait dans sa poitrine comme une des machines de l'usine. L'homme à lunettes se mit immédiatement à ramper hors de la fosse, sans même prendre la peine de regarder le corps.

– J'ai besoin d'un verre, s'exclama Adrien en regardant le cercueil et les planches brisées.

– Tu parles sagement, confirma le chauffeur, en s'essuyant le front mouillé. Jeune, rends-toi utile et donne-moi une bouteille, lança-t-il plus fort à l'homme aux lunettes. La pluie tombait maintenant par vagues. Elle n'augmenta pas ni diminua en force, elle était tout au plus inconmode.

Ils atteignirent le cercueil et se permirent une courte pause. L'alcool aidait dans de telles situations – il supprimait les peurs et l'anxiété, anesthésiait et couvrait le corps et l'âme d'une agréable plume d'indifférence. Le creusement et le transport du corps pouvaient également se faire en deux, bien que cela soit un peu plus difficile. Ils ne pouvaient pas compter sur l'aide du plus jeune d'entre eux. S'il touchait le corps, il s'évanouirait probablement.

Après un court moment – ils n'allaient pas risquer plus que nécessaire – ils reprirent leur travail interrompu. Ils enlevèrent le reste des planches du cercueil, regardèrent le corps d'un homme mûr, adulte, avec des favoris, et échangèrent des regards significatifs.

C'était quelqu'un pour qui, en bonne conscience, ils obtiendraient un tas d'argent.

– Un gros bâtard, et il n'en avait pas l'air ! gémit Adrien en déposant le cadavre sur un grand morceau de bâche, sans doute volé dans le port. Steve, avec l'habileté d'un entrepreneur de pompes funèbres expérimenté, enveloppa le corps et posa le chapelet sur la tête du défunt pour un moment, puis il se redressa et pressa ses mains sur son dos. Il était tard, la pluie tombait régulièrement, mais au moins l'orage était passé de côté. Le tonnerre et les éclairs au loin étaient optimistes.

C'était la seule chose positive de cette nuit maudite.

– Est-ce qu'on y retourne ? demanda tranquillement l'homme à lunettes.

– Nous y retournons, et si tu dis quoi que ce soit à quelqu'un, tu finiras toi-même dans cette tombe, grogna le travailleur, en remplissant la tombe rapidement, avec insouciance.

Lorsque le tas de terre pris plus ou moins la bonne forme, il haleta et attrapa les corps. Le cadavre d'un homme, gros et élégamment vêtu, qu'il avait jeté par-dessus son épaule avec une grande habileté qui lui donnait la chair de poule.

Le cadavre de la femme enceinte tomba sur les deux autres. Le chauffeur cracha dans ses mains et souleva le corps enveloppé dans une bâche, en attendant que le jeune garçon fasse de même. Il grogna, debout sous la pluie printanière, et il ne fallut qu'un instant à l'homme à lunettes pour attraper le mort. Avec le dégoût peint sur son visage pâle, il se mit à ramper vers le mur.

De l'auteur

Si au moins une personne aime ce texte – cela valait la peine de l'écrire. A la prochaine.